

Le 10, avant le lever du soleil, et après deux jours de repos, on opéra un mouvement sur Rahmanieck.

Là, Napoléon, suivi de quelques officiers d'état-major, s'étant écarté du gros de l'armée, tomba au milieu d'un corps de Bédouins dont une petite éminence l'avait empêché, comme par miracle, d'être aperçu. Echappé au péril, le général en chef dit gaiement à ceux de ses officiers qui le suppliaient de ne plus s'exposer de la sorte :



Soldats, songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent.

— Bah ! il n'est point écrit là-haut que je doive jamais être pris par des Arabes !

Encore quelques lieues de route, et le Nil devait bientôt apparaître ; le Nil avec ses eaux bleues et fraîches, le Nil dont les rives sont couvertes de fécondes moissons. Les Français vont enfin goûter quelque repos. Non !... Il faut le conquérir, ce repos.

Les Mamelucks ont couru aux armes ; leur défaite ne se fera pas attendre.

L'artillerie de Desaix tonne, et une heure après, assis sur les bords du fleuve, jouissant d'une abondance devenue si nécessaire par tant de privations, les soldats enthousiasmés criaient : « Vive le général Bonaparte ! »

La nuit, on se mit en marche, escorté de la flottille que conduisait l'amiral Duperré ; mais bientôt cette flottille, entraînée par la violence des vents, fut jetée au milieu de la flotte ennemie et placée entre le feu de ces troupes navales et celui de quatre mille Mamelucks. On combattit avec acharnement.

Pendant ce temps, Napoléon, averti que les Mamelucks occupaient une position avantageuse au village de Chebreïsse, leur gauche appuyée au Nil, ordonna à l'adjudant-général Roger d'aller reconnaître cette position ; et, prenant lui-même pour ordre de bataille un vaste parallélogramme qu'il fit former à ses soldats, leurs bagages et les munitions au milieu, il échelonna le peu de cavalerie qu'il avait à sa disposition de manière à ce que chaque division flanquât l'autre.

L'artillerie, qui occupait le centre, laissa les Mamelucks s'approcher, et quand tous furent arrivés à demi-portée de canon :

— Commencez le feu ! s'écria Napoléon.

Aussitôt mille détonations se firent entendre ; chaque coup soit d'obus soit de boulet, atteignait sûrement et balayait cette cavalerie, qui, n'osant charger à fond, se présenta d'abord, et successivement, sur tous les angles de ce formidable carré, puis se porta sur les derrières ; mais partout elle trouva la même résistance et les mêmes feux.

Enfin, après avoir tenté les efforts les plus désespérés, elle se retira en désordre, laissant sur la place un grand nombre de morts et de blessés.

A ce combat de Chebreïsse on perdit le brave Gallois, qui tomba entre les mains des Arabes ; ceux-ci l'emmenèrent et l'assassinèrent.

On eut également à regretter le général Mireux, un des officiers les plus braves de l'armée, qui, après le combat, ayant eu la témérité de s'exposer seul contre un groupe de Bédouins, fut massacré.

Dans un glorieux ordre du jour, Napoléon cita l'ordonnateur en chef Sacy, le chef de brigade Perrée et le chirurgien en chef Larrey, celui dont il devait dire plus tard dans son testament :

« C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu. »

L'armée française, qui ne connaissait de repos que la victoire, arriva, après cinq jours de marche, le 21 Juillet à Omdinar.

Là, vingt-trois beys, avec toutes leurs forces, s'étaient retranchés à la hauteur du Caire et avaient garni leurs retranchements de plus de trois cents pièces de canon. La vue de ces troupes, vêtues avec toute la richesse orientale, fut un spectacle magnifique. A droite, derrière elles, était le Nil ; à gauche s'élevaient les Pyramides.

— Soldats ! s'écrie Napoléon, nous allons combattre ! songez que du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplent !

Soudain l'armée s'ébranle, les retranchements sont enlevés à la baïonnette ; quinze cents Mamelucks et autant de Fellahs sont mis en pièces, malgré la bravoure avec laquelle ils se défendent. Mourad-Bey, quoique blessé à la tête, vient fondre sur la colonne de Desaix avec six mille chevaux.

Les Français, étonnés de ce choc inattendu, éprouvent d'abord quelque désordre ; mais ils se reforment bienôt et reçoivent les Mamelucks, qui les chargent.

Le général Pégnier flanquait la gauche ; Napoléon, qui se tenait dans le carré du général Dugua, vint se placer entre le Nil et le corps commandé par Régnier ; alors commença un horrible carnage ; mais bientôt, et malgré de courageux efforts, les Mamelucks, entamés par l'artillerie française, reculèrent et regagnèrent les montagnes, en abandonnant quarante pièces de canon, leurs tentes et quatre cents chameaux chargés de bagages ; aussi les troupes, qui depuis quinze jours n'avaient pris pour nourriture que quelques racines, se trouvèrent-elles abondamment pourvues de vivres.

Que se passe-t-il au Caire ?

Ibrahim-Bey, accompagné dans sa fuite par les princes, par les courtisans du pacha et leur suite nombreuse, s'est dirigé sur Adlieh invoquant la protection du Prophète avec les larmes du désespoir.

Entrés dans l'Adlieh ils ont appelé leurs femmes, qu'ils ont fait monter sur des chevaux, sur des mulets, sur des chameaux, et ils sont partis en toute hâte, croyant entendre derrière eux le tambour des légions françaises.

Le peuple du Caire se dit que puisque les chefs s'en vont, le danger est proche.

La nuit venue, on se précipite vers les portes de la ville qui regardent l'orient : les marchands abandonnent leur riches magasins ; les grands oublient qu'ils ont des parents, des amis, des serviteurs, et ne songent qu'à sauver leur tête ; ils s'enfuient, les uns vers le Saïd, les autres vers le désert.

En vue de Giseh, Mourad a fait mettre le feu à un navire chargé de munitions, qu'il a craint de voir tomber au pouvoir de l'ennemi ; un autre navire, incendié par les marins turcs, brûle encore dans le port d'Embabeh.

Des murs du Caire, on voit au nord et à l'occident les sinistres lueurs de l'incendie ; on dit que les Francs dévastent Giseh, qu'ils ont traversé le Nil, et que Boulaq est en flammes. On ajoute même que l'avant-garde des ennemis du Prophète vient d'arriver aux portes-de-Fer ; qu'elle massacre les vieillards, enlève les femmes, pille et incendie les maisons.

Ces nouvelles, rapidement répandues, causent une telle épouvante que de toutes parts des clameurs s'élèvent, et que tous les habitants, suivant l'exemple des chérifs et des scheickhs, quittent leurs toits condamnés aux flammes, emportant avec eux tout ce qu'ils peuvent dérober à l'ennemi : les rues du Caire sont pleines de ces malheureux qui, pour la plupart dépourvus de monture, courent vers le désert aussi vite qu'ils peuvent, et traînent avec eux des troupeaux de femmes et d'enfants nus.

A peine ont-ils passé les portes de la ville, que les Arabes s'élancent sur ces tristes convois, enlèvent le butin, déshonorent les femmes, égorgent sans pitié tout ce qui leur résiste. « Cette nuit, dit une relation égyptienne, n'avait jamais vu rien de semblable depuis que le Caire existait. L'oreille entend raconter des choses que l'œil n'avait jamais vues. »

Le 22, au lever du jour, Bonaparte fit occuper les îles qui partagent le Nil en plusieurs bras ; cette occupation ne fut contrariée par aucun obstacle, et l'on n'attendit plus que la flottille pour traverser le fleuve et attaquer le Caire où l'on pensait trouver une vive résistance ; mais la flottille était retenue loin d'Embabeh par les sables qui lui en défendaient l'approche.

Le général en chef supportait impatiemment ces retards, supposant que l'armée conduite par Ibrahim-Bey se ralliait sous les murs



du Caire, et qu'il serait besoin de livrer une seconde bataille avant de pénétrer dans cette ville.

C'est alors qu'il reçut deux envoyés des ulémas et des scheickhs, qui, redoutant plus encore les Arabes que les Francs, n'avaient pas quitté le Caire ou y étaient rentrés. Ils n'adressaient à Bonaparte que cette question énoncée en peu de mots : « Que voulez-vous ? » Bonaparte leur répondit de faire venir les grands et les scheickhs, de leur offrir le secours des armées françaises contre les maîtres, les oppresseurs de l'Égypte, et de porter aux habitants du Caire la proclamation suivante :

« Peuple du Caire, je suis content de votre conduite ; vous avez bien fait de ne pas prendre parti contre moi.

« Je suis venu pour détruire la race des Mamelucks, protéger le commerce et les naturels du pays.

« Que tous ceux qui ont peur se tranquillissent ; que ceux qui sont éloignés rentrent dans leurs maisons ; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours. Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés et surtout pour la religion des prophètes que j'aime.

« Comme il est urgent qu'il y ait des hommes chargés de la police, afin que la tranquillité ne soit pas troublée, il y aura un divan composé de sept personnes, qui se réuniront à la mosquée de Ver ; il y en aura toujours deux près du commandant de la place, et quatre seront occupées à maintenir la tranquillité publique et à veiller à la police. »

Cette réponse fut accueillie dans la ville avec la plus vive allégresse.

Aussitôt les scheickhs Mustapha-Savi, Suleyman-el -Gayouni et d'autres chefs civils ou militaires se rendirent au camp de Giseh.

Bonaparte leur demanda s'ils étaient les grands scheickhs ; ils dirent que les grands scheickhs avaient pris la fuite à la nouvelle du désastre d'Embaheh.

Bonaparte ayant refusé de traiter avec eux, les chargea de porter des paroles de paix aux fugitifs. Quelques-uns d'entre ceux-ci, mais en petit nombre, se rendirent au Caire ; quand ils y rentrèrent, un triste spectacle s'offrit à leurs regards ; la populace, maîtresse de la ville, poussait des cris furieux contre les chefs devant lesquels elle se prosternait la veille avec une religieuse terreur, et, ayant envahi les palais d'Ibrahim et de Mourad, situés dans la rue Carsoun, elle les avait dévastés et livrés aux flammes.

Les négociations se continuèrent le 22 et le 24 ; Bonaparte fit accompagner les chefs qui étaient venus offrir leur soumission par deux compagnies d'élite aux ordres de Dupuy, nommé général de brigade sur le champ de bataille d'Embaheh.

Le 25, dès le matin, il adressa la lettre suivante au pacha du Caire :

« L'intention de la République française, en occupant l'Égypte, a été d'en chasser les Mamelucks, qui étaient à la fois rebelles à la Porte et ennemis déclarés du gouvernement français. Aujourd'hui, qu'elle s'en trouve maître par la victoire signalée que son armée a remportée, son intention est de conserver au pacha du grand-seigneur ses revenus et son existence. Je vous prie d'assurer la Porte qu'elle n'éprouvera aucune espèce de perte, et que je veillerai à ce qu'elle continue à percevoir le même tribut qui lui était ci-devant payé. »

Après avoir écrit cette lettre, le général en chef annonça que le quartier-général allait être transporté de Giseh au Caire. Les pré-

paratifs du départ achevés, on traversa le fleuve : quatre divisions allèrent occuper la ville et le château ; vers le milieu du jour, Bonaparte entra au Caire, accompagné de l'état-major et se rendait à la maison d'Elfy-bey dans la rue de Saket.

Quelques bataillons le suivaient au pas, sans armes : les premiers habitants de la ville qu'ils trouvèrent sur leur passage les regardèrent avec autant d'effroi que de curiosité ; mais bientôt, quand on les vit disposés à payer chèrement les vivres, les menus objets qu'ils pouvaient prendre comme leur part de butin, on s'empressa de faire avec eux de tels marchés, le bon accord s'établit entre les vainqueurs et les vaincus, et le cri de joie : *nullul !* retentit du haut des minarets.

Les compagnies d'élite, conduites par le général Dupuy, étaient entrées au Caire pendant la nuit, et les guides qui les dirigeaient ne surent pas même reconnaître, à travers les rues étroites de la ville, le chemin qui menait au quartier des Francs, où cette troupe avait reçu l'ordre de s'arrêter.

Le lendemain, quand le général en chef se présenta dans la ville, elle avait presque un air de fête. Des deux cent dix mille habitants qu'elle comptait encore il y a peu de jours, le plus grand nombre l'avait quittée ; mais déjà l'on avait appris dans le désert la bonne nouvelle apportée par les scheickhs qui avaient rendu visite au *grand des Francs*, et l'on voyait reparaître beaucoup de fugitifs dans ces rues où l'on ne rencontrait la veille que des troupeaux de chiens errants.

Ce fut un spectacle bien curieux pour les soldats, que celui de cette grande cité, coupée par tant de canaux, renfermant dans sa large enceinte tant de jardins, tant de mosquées, tant de palais.

Ils allèrent visiter la vieille ville, la tour octogone et son réservoir où l'on fait monter les eaux du Nil, l'aqueduc qui conduit ces eaux à la citadelle, d'où l'on domine la ville entière ; les hautes murailles, ancienne construction des Arabes ; le puits de Joseph, les bazars, les cafés, les marchés, et les trois cents mosquées avec leurs minarets, et les huit cents crieurs qui, du haut de ces minarets, annoncent, cinq fois le jour, l'heure de la prière.

On les conduisit encore à la cité des Morts, aux portes du Caire, ville plus grande que celle des vivants, où les familles riches ont des

sépultures décorées avec tout le faste de l'architecture orientale. A chaque pas, ils rencontraient une chose nouvelle, et ils ne se lassaient pas d'admirer, ou de témoigner leur étonnement ; ils grimpaient sur les Pyramides et y gravaient leurs noms avec la pointe de leur baïonnette.

Après avoir confié le commandement de la place au général Dupuy et nommé M. Poussielgue ingénieur de la ville, Bonaparte s'occupa d'organiser définitivement le divan provisoire, dont tous les membres, au nombre de dix, avaient été désignés par les habitants.

Le divan institué nomma le gouverneur de la ville, le chef des troupes, le trésorier, les conseillers et le président du divan ; presque tous les choix se portèrent sur des notables de la cité qui avaient souffert de la tyrannie des Mamelucks. Les scellés furent mis sur les maisons des scheikhs fugitifs, et les mesures les plus sévères furent adoptées pour arrêter le pillage.

Bientôt les boutiques, les cafés s'ouvrirent, les Mamelucks prisonniers furent mis en liberté à la prière des membres du divan, et les femmes des chefs, errantes aux environs de la ville et devenues la proie des bandits arabes, furent autorisées à rentrer dans leurs splendides gynécées : des contributions établies sur les marchands et les artisans vinrent suppléer au déficit du trésor de l'armée, à laquelle il était dû quatre mois de solde.

Deux scheikhs et quelques fellahs, convaincus d'avoir pris part au pillage, furent fusillés à Rumeïse et devant la maison du général en chef, sur la place d'Esbakié. Ainsi l'ordre se rétablit au Caire, avec le concours de Bonaparte et des autorités musulmanes.

Dès les premiers jours de la domination française, il y eut, même au Caire, quelque agitation. La rigueur de la discipline n'allait pas aux indolents Caiotes : les Mamelucks, qui les opprimaient sans les gouverner, ne s'occupaient guères des pauvres gens auxquels ils ne pouvaient rien prendre, et ceux-ci vivaient en pleine licence au sein de la ville ; on eut beaucoup de peine à leur faire comprendre qu'il fallait obéir strictement à des arrêtés de police : d'autre part, les artisans, sur lesquels on avait établi une contribution de guerre, sous la forme d'un emprunt, suivant la méthode orientale, crièrent à haute voix qu'on leur imposait une trop lourde charge, et il fut nécessaire de transiger avec eux.

Ce qui causa le plus d'émotion aux Cairotes, c'est quand ils virent les Français travailler à la citadelle pour la mettre en état de défense et abattre les portes de la ville : des alarmistes imaginèrent qu'on avait formé le dessein d'égorger tous les adorateurs d'Allah, le vendredi suivant, tandis qu'ils seraient en prière dans les mosquées, et cette nouvelle, promptement répandue, fut accueillie comme vraisemblable ; on ferma les boutiques, on courut aux champs, où l'on se prépara tristement à mourir.



Ces sinistres prévisions ne furent pas justifiées. Cependant, au jour indiqué pour le massacre, le 20 de sepher (4 août), il y eut quelque agitation parmi les musulmans ; on venait d'annoncer l'arrivée prochaine des pèlerins de la Mecque qui se rendaient au Caire. Les membres du divan vinrent chez le général en chef et lui demandèrent sûreté pour Saléh-Bey, émir des pèlerins.

Bonaparte leur offrit une escorte de quatre mille hommes. Mais avant que l'émir eût appris des membres du divan qu'il pouvait se rendre au Caire en toute confiance, il reçut une lettre d'Ibrahim-Bey

qui lui ordonnait de se rendre à Belbeis. Belbeis l'ancienne Bubaste, est une ville placée sur la route qui conduit à Péluse, et située environ à dix lieues du Caire.

C'était là qu'Ibrahim avait établi son quartier-général, et que, séparé par le Nil des débris de l'armée de Mourad, il appelait du nord et de l'orient tout ce qu'il y avait d'hommes valides disposés à prendre part à la guerre sainte.

Bonaparte prit le parti d'aller à Belbeis disperser ces rassemblements. Le 7 août, quelques troupes furent envoyées vers Belbeis ; le 8, il partit lui-même avec l'arrière garde de cette division.

Il sortit par la porte de Nassar, ou de la Victoire, au seuil de laquelle commence le désert. De ce côté de la ville, on appelle faubourgs quelques cabanes habitées par de misérables fellahs. Bonaparte traversa ces lieux désolés, passa près de l'obélisque d'Elmatarie'h, et près des palmiers d'Elmargue, où les caravanes qui arrivent de la Syrie viennent chercher l'ombre et le repos.

Un bois touffu, dernier signe de la végétation, sépare Elmargue d'Elanka, cité jadis considérable, qui maintenant tombe en ruines. Bonaparte, traversant Elanka et Abouzabel, établit une contribution sur les habitants de ces deux villes ; mais ils refusèrent de la payer.

Le général Leclerc, appuyé par Reynier, eut avec eux et les Arabes un engagement dans lequel il leur tua cinquante hommes environ. Aux approches de Belbeis, l'armée rencontra une partie de la caravane des pèlerins ; les Arabes les avaient attaqués et les emmenaient prisonniers dans le désert : on mit en fuite les Arabes, et les pèlerins délivrés furent conduits au Caire avec une escorte française musique en tête.

Ayant appris la marche des Français sur Belbeis, Ibrahim s'était enfui de cette ville à la hâte, dans la direction de Carin. Les pèlerins qu'il avait appelés près de lui n'avaient pu le suivre dans sa rapide retraite, et, aux portes de Belbeis, ils s'étaient vus contraints de traiter avec les Arabes qui avaient pris l'engagement de les conduire à Carin : mais, à quelque distance de la ville, ces pillards s'étaient partagé leurs marchandises, les avaient dépouillés même de leurs vêtements, et les avaient ensuite abandonnés au milieu de la route.

L'armée française les joignit au moment où les Arabes gagnaient

le désert chargés de butin : on poursuivait les voleurs, on en prit quelques-uns, et une portion des richesses dérobées fut rendue aux marchands.

Bonaparte eut fort à cœur de les bien traiter, prétendant se concilier leur affection par la reconnaissance. Un de ces pèlerins avait perdu, dans le pillage des marchandises, une somme considérable, deux cent mille écus, s'il faut en croire le rapport officiel : Bonaparte le fit mander près de lui, lui temoigna beaucoup d'égards, ordonna qu'on servit le souper à ses femmes et qu'on leur procurât des chameaux. Il fit ensuite conduire au Caire tous ces pauvres gens, par une bonne escorte que les Arabes n'osèrent pas aborder.

Bonaparte poursuivit Ibrahim jusqu'à Salehyeh, où commence le désert qui sépare l'Egypte de la Syrie. Ibrahim avait campé, pendant la nuit, sous un bois de palmiers, aux portes de cette ville, et il venait de lever son camp quand arriva la cavalerie française.

Elle vit de loin défiler devant elle les trésors du bey, ses femmes, ses immenses bagages. Bonaparte n'avait autour de lui que son état-major et trois cents cavaliers épuisés par une marche forcée ; l'infanterie se trouvait fort en arrière et la nuit approchait.

Les hussards font une charge sur l'arrière-garde d'Ibrahim, composée d'environ 500 Mamelucks bien montés, et s'ouvrent un passage dans leurs rangs ; mais ils sont bientôt enveloppés. On vole à leur secours et la mêlée devient générale. Les généraux, les guides de Bonaparte, ses aides-de-camp, lui-même, tout le monde a mis l'épée à la main, et chacun est forcé de soutenir un combat particulier.

Le chef d'escadron d'Estrées tombe mortellement blessé ; l'aide-de-camp Sulkowski reçoit sept à huit coups de sabre et plusieurs coups de feu ; Lasale, chef de brigade du 22^e, laisse tomber son sabre au milieu de la charge, met pied à terre, s'élance au combat et lutte corps à corps avec un des plus intrépides Mamelucks ; au plus fort de la mêlée se trouvent l'héroïque Murat, l'aide-de-camp Duroc, Arrighi Leturcq, Colbert.

Les Mamelucks se défendent avec une bravoure à laquelle Bonaparte lui-même ne saura que rendre hommage. Enfin, le 3^e dragons s'avance et les force à la retraite. Ils se réfugient dans le désert, laissant derrière eux deux pièces de canon et cinquante chameaux chargés de bagage.

Suivant la relation égyptienne, les Mamelucks ne quittèrent le champ de bataille que pour se porter sur Hamlé où, disait-on, les Arabes avaient arrêté leur convoi principal et en commençaient le pillage. Ce qui est attesté même par le bulletin officiel de cette journée, c'est qu'au moment où la cavalerie française arrivait aux portes de Salehye'h, un parti d'Arabes, de cent cinquante cavaliers, vint offrir à Bonaparte de charger avec lui l'arrière-garde des Mamelucks, à la seule condition d'être admis au partage du butin.

Ibrahim se refugia dans le désert. Etablissant à Salehye'h la division du général Regnier et des officiers du génie pour élever une forteresse dans ce poste important, Bonaparte reprit, le 11 août, la route du Caire. Il n'était pas à deux lieux de Salehye'h, qu'il reçut un aide-de-camp du général Kléber qui lui apportait les plus tristes nouvelles en annonçant que l'amiral Anglais Nelson avait détruit la flotte Française dans la rade d'Aboukir.

Ce fut dans cette terrible bataille où les français déployèrent un courage surhumain, que Dupetit-Thodars, qui avait eu les deux cuisses emportées, s'écria, près de mourir :

— Equipage du *Tonnant* ! ne vous rendez pas, coulez bas plutôt, clouez pavillon.

L'amiral Brueys était mort glorieusement sur son banc de Gliart.

Bonaparte fut vivement ému lorsqu'il reçut la nouvelle de l'événement d'Aboukir ; mais il prit grand soin de ne donner aucun marque de son émotion. Après avoir lu silencieusement le rapport de Kléber, il dit à ceux qui l'entouraient :

— Nous n'avons plus de flotte : eh bien ! il faut mourir ici, ou en sortir grands comme les anciens !

Il lui importait de paraître insensible à ce revers, dont il appréciait, d'ailleurs, les graves conséquences, quand les soldats étaient consternés, quand le plus grand nombre des chefs, Murat, Lannes, Berthier, Bessièrès, manifestaient le regret de s'être laissé conduire sur cette terre barbare, quand un signe de découragement, donné par le nouveau sultan de l'Égypte, pouvait changer les dispositions des Arabes, et rétablir les affaires des Mamelucks. Bonaparte prit son parti sur les circonstances avec cette énergie propre aux grands caractères.

S'il ne lui est plus permis de retourner en France, il restera

sur la terre d'Egypte, il y règnera, il y jouera de nouveau le personnage de ce Macédonien dont le nom glorieux s'est conservé dans toutes les traditions orientales ; sur cette terre que les dieux semblent avoir abandonnée depuis tant de siècles, il introduira les arts, l'industrie de l'Europe ; il sera le fondateur d'un empire, l'instructeur d'un peuple ; et un jour peut-être l'Anglais, inquiet pour ses possessions indiennes, paiera bien cher cette victoire d'Aboukir, qu'il doit moins au courage de ses marins, à l'habileté de leurs capitaines, qu'aux désastreux concours des circonstances les plus imprévues.

Bonaparte était de retour au Caire le 17 août. Le divan de cette ville apprit en même temps la déroute d'Ibrahim, fuyant vers la Syrie, et la ruine de l'escadre française dans les eaux d'Aboukir. Ces deux nouvelles s'étant promptement répandues, il fut besoin d'intimider la population par un acte de vigueur.

Deux habitants du Caire s'étaient entretenus publiquement de l'affaire d'Aboukir ; ils furent arrêtés et condamnés à perdre la langue ; mais après avoir eu, pendant quelques heures, la perspective de cet affreux supplice, ils n'eurent à payer qu'une amende de 1,200 francs, et furent relâchés. Cela suffit pour tenir en respect les gens du Caire.

Mais il ne s'agit pas seulement de comprimer par la terreur l'esprit de révolte. Si la fortune veut qu'il reste long-temps captif sur cette rive lointaine, il faut que Bonaparte s'occupe de mériter l'affection des Egyptiens ; il faut qu'il apprenne à connaître leurs usages, leurs mœurs, et qu'il conforme sa manière de vivre à celle de ses sujets, suivant le précepte de tous les politiques, suivant l'exemple de tous les illustres usurpateurs d'empires.

Le lendemain de son retour au Caire, Bonaparte trouve une occasion très-opportune d'intervenir dans les affaires de la population égyptienne et de se faire valoir près des conservateurs des antiques traditions. Le débordement du Nil vient de commencer, et l'indolent Cairete, pour lequel il n'y a pas dans tout le cours de l'année d'événement plus grave que celui-là, témoigne déjà la plus vive allégresse en apprenant qu'on va célébrer la grande fête du Nil.

Il pleut rarement en Egypte ; la terre n'est fécondée que par les débordements périodiques du Nil. On connaissait déjà, du temps d'Hérodote, la cause de ce phénomène. Les vents du Nord, qui tous les ans règnent en Egypte, du mois d'avril au mois de juillet,

vont amonceler, sur les hautes cimes des monts de l'Abyssinie, les nuages formés sur la Méditerranée, à l'embouchure du Nil ; là, ces nuages se précipitent en pluie, et après avoir inondé les plateaux inexplorés de l'Éthiopie centrale, ils descendent dans le bassin du Nil.

Les eaux commencent à croître au mois d'avril ; elles n'atteignent les rives du fleuve qu'au mois de juin. Du mois d'août au mois d'octobre, elles se déversent sur les plaines.

« Aussitôt, dit Lucain, que le cancer brûle Syène qu'il domine, le fleuve vient en aide à la ville qui l'implore, et il ne rappelle pas ses ondes éparses dans la campagne avant que Phébus ne décline vers l'automne, et n'allonge ses ombres sur Méroé. »

Au moment de la première crue, les eaux sont limpides et servent de boisson dans toute l'Égypte ; les poètes chantent leurs vertus merveilleuses ; peu à peu le Nil se colore d'une teinte verte qu'il emprunte aux végétaux des marais stagnants du Shangalla ; enfin, au moment de l'inondation, il est chargé d'une argile épaisse et rougeâtre qu'il a détaché des gradins supérieurs du Seninaar. C'est ce limon qui féconde les sables de l'Égypte.

Le Nil pénètre au Caire par un vaste canal : quand le débordement commence, on ouvre la digue qui le ferme. C'est une des grandes fêtes de l'Égypte.

Bonaparte y assista le 18 août.

Dès le matin, il ordonna tous les préparatifs de la fête, appela près de lui le gouverneur de la ville, le cadi, les membres du divan, ainsi que les autres officiers publics, et fit annoncer au peuple, par les crieurs, que l'heure de se réjouir était venue.

Aussitôt on pavoisa tous les bâtiments, tous les bateaux, et la population du Caire alla se promener sur le Nil, à Moukiar et à Roda. Bonaparte, entouré des scheikhs, de son état-major et suivi de toute l'armée, se rendit sur un dais élevé à l'ouverture du canal.

Un des scheikhs ayant observé l'échelle de la Meqyas, déclara que l'élévation du Nil était de vingt-cinq pieds ; cette bonne nouvelle fut promptement transmise de bouche en bouche, et les assistants témoignèrent leur vive allégresse.

Bonaparte donne alors le signal ; la statue de la fiancée du Nil est lancée dans les flots, la digue est rompue, au son des instruments

couverts par les salves de toute l'artillerie française, et le Nil s'élança dans la tranchée, précipitant avec lui les hardis bateliers qui se sont disputé le prix décerné, suivant l'usage, à la première barque qui pénètre dans le canal.

C'est Bonaparte qui, lui-même, décerne la récompense si ardemment convoitée. Puis, après avoir distribué trente-huit castans aux principaux officiers, revêtu le nakibredjah de la tunique blanche, et, de la pelisse noire le mollah auquel est confiée la garde de la Meqyas, il se retire dans son palais. Le soir, toute la ville fut illuminée, et le peuple célébra la bienvenue du sultan des Francs :

— Oui, lui disait-il, vous êtes venu nous délivrer par l'ordre du Dieu miséricordieux, car vous avez pour vous la victoire et le plus beau Nil qui ait été vu depuis un siècle. Ce sont deux bienfaits que Dieu seul peut accorder.

Les ulémas avaient chanté dans la grande mosquée cette hymne de reconnaissance :

« Le grand Allah, n'est plus irrité contre nous. Il a oublié nos fautes assez punies par la longue oppression des Mamelucks. Chantons les miséricordes du grand Allah !

« Quel est celui qui a sauvé des dangers de la mer et de la fureur de ses ennemis le Favori de la victoire ? Quel est celui qui a conduits sains et saufs, sur les rives du Nil, les braves de l'Occident ?

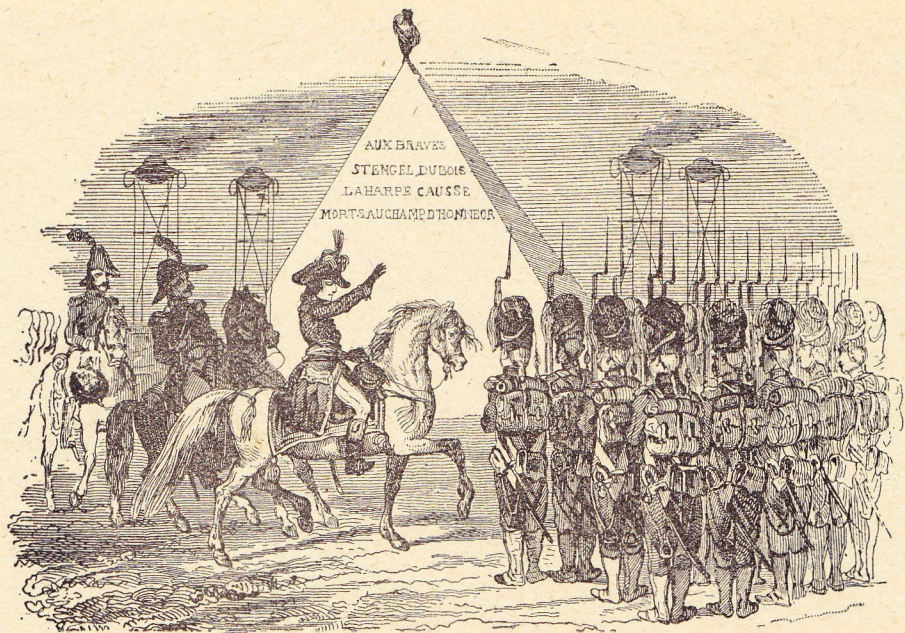
« C'est le grand Allah, le grand Allah qui n'est plus irrité contre nous. Chantons les miséricordes du grand Allah !

« Les beys mamelucks avaient mis leur confiance dans leurs chevaux ; les beys mamelucks avaient rangé leur infanterie en bataille.

« Mais le Favori de la victoire, à la tête des braves de l'Occident, a détruit l'infanterie et les chevaux des Mamelucks.

« De même que les vapeurs qui s'élèvent le matin du Nil sont dissipées par les rayons du soleil, de même l'armée des Mamelucks a été dissipée par les braves de l'Occident, parce que le grand Allah est actuellement irrité contre les Mamelucks, parce que les braves de l'Occident sont la prunelle droite du grand Allah. »

Le 20 août, deux jours après la rupture solennelle de la digue, Bonaparte célébrait, avec les scheickhs et le peuple du Caire, la fête commémorative de la naissance de Mahomet. Ayant fait venir près de lui le scheikh El-Bekyr, Bonaparte lui donna le titre de



nakil-el-ascheraf, c'est-à-dire de premier d'entre les schérifs, et lui fit remettre une somme de 1,800 francs, afin de contribuer aux frais de la fête.

Il se rendit ensuite dans le palais de ce scheikh, qui passait, comme nous l'avons dit, pour être de la famille du Prophète, et prit part aux cérémonies religieuses qui eurent lieu dans ses appartements,

Une centaine de scheikhs vinrent s'asseoir en cercle sur des tapis, les jambes croisées, et réciter, en balançant leur corps, les versets d'une longue litanie qui comprenait toute la vie de Mahomet :

Bonaparte s'assit, dit-on, auprès d'eux et les accompagna du geste, si ce n'est de la voix. On servit ensuite un grand dîner, auquel furent conviés tous les scheikhs qui avaient chanté les louanges du Prophète, Vingt tables environ avaient été dressées dans une vaste salle, mais les coussins disposés autour de chacune de ces tables ne pouvaient recevoir que cinq à six personnes.

Bonaparte prit place à côté d'El-Bekyr, devant un plateau de bois précieux, orné de marqueterie, sur lequel les esclaves du scheikh vinrent déposer successivement un grand nombre de mets, des pilaux de riz, des rotis, des pâtisseries de nombreuses compotes.

Les scheiks dépeçant tous les plats avec leurs doigts, Bonaparte

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS